

## Correspondances : rester ou partir ? Édition 2007

Carole Ammoun, Olivier Coyette and Evelyne de la Chenelière

Volume 52, Number 3 (291), April 2011

Ruptures et filiations : dix années de Jamais Lu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64055ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ammoun, C., Coyette, O. & de la Chenelière, E. (2011). Correspondances : rester ou partir ? Édition 2007. *Liberté*, 52(3), 101–108.

THÉÂTRE  
CAROLE AMMOUN, OLIVIER COYETTE  
ET EVELYNE DE LA CHENELIÈRE

---

# CORRESPONDANCES : RESTER OU PARTIR ?

Édition 2007

Chacun dans leur pays, ces trois auteurs ont répondu à des questions lancées par la metteuse en scène Marcelle Dubois. Elle leur a demandé de réfléchir par le biais de l'écriture sur le monde qui les entoure, de puiser leur inspiration dans des articles de journaux, de témoigner des actualités de leur pays, d'oser des coups de gueule contre et pour leur patrie... Tous ces textes reliés par les mêmes préoccupations générationnelles, mais aux accents culturels distincts, atterrissaient dans la boîte courriel de Marcelle Dubois. À partir de ce matériau (plus de 300 pages), elle a fait des choix, parfois déchirants, parmi ces textes et a créé une œuvre cohérente tout en valorisant sa nature fragmentée.

*Les correspondants vivent dans trois pays — Liban, Belgique, Québec — dont l'identité nationale chancelle. Pour chacun d'eux, il y a urgence. Urgence de prendre parole, de rencontrer l'autre, de résister aux bombes, aux insultes faites à la patrie, à l'amertume, aux désillusions, à la ségrégation... À l'époque où les frontières s'amenuisent, comment fait-on pour brandir fièrement son drapeau tout en tendant les mains vers son voisin ? Faut-il contribuer à la définition de son pays malgré*

*l'inconfort identitaire ou se déraciner pour chercher un absolu impossible à trouver sur place ? Rester ou partir ?*

— *Marcelle Dubois*

### **OLIVIER (Bruxelles)**

La Belgique, c'est un pays de discrétion et de compromis.  
Petit pays, pays jeune à la mentalité vieille, pays en préfabriqué.  
Pas d'ambition, mot tabou, mot obscène.  
On a eu le Congo et on s'en culpabilise encore.  
On a eu des poètes mais on ne les enseigne pas dans les écoles.  
Le cours de français est consacré à la grammaire, longtemps,  
Et à la littérature française, un peu.  
En Belgique nous avons de bons linguistes et de bons philologues.  
On aime respecter les règles et les appliquer.  
On aime établir une norme, et s'y tenir.  
L'auteur du *Bon usage* est belge, ça veut tout dire.

En Belgique la vieillesse apparaît vers l'âge de vingt-cinq ans.  
On voit des couples économiser pour leurs vieux jours,  
Et «se sacrifier» pour leurs enfants.

La Belgique est catholique et nul ne peut y échapper,  
Même pas les socialistes du Sud et leurs curés athées.  
Quand on est artiste on doit «faire dans le social»,  
Les frères Dardenne sont là pour le prouver.  
Et nous sommes fiers d'eux, même si personne n'a vu leurs films!  
Les Belges n'ont pas le temps de s'emmerder.  
Il y a tout de même Jan Bucquoy et l'entarteur, Benoît Poelvoorde  
et Tatayet.

La Belgique ne craint pas la vulgarité.  
On se souvient d'un premier ministre chevauchant un faux  
taureau  
Lors d'une visite en Amérique, avant de vider quelques tonneaux  
de bière.

Les hommes politiques sont gros, comme au dix-neuvième siècle  
dans les  
Caricatures de Daumier.

La Belgique a des lourdeurs d'estomac et des impôts à payer.  
Elle éclaire ses autoroutes pour qu'on ne l'oublie pas.  
Derrière la modestie il n'y a pas d'humilité, mais un orgueil  
mauvais,

Jaloux et matois.

La Belgique est replète, contente d'elle-même, repue à satiété.  
Laissez-la digérer.

Laissez-la mourir dans son sommeil.

Il va pleuvoir encore, il va falloir rembobiner les stores  
Et mettre les côtelettes à poêler, avec les pommes de terre  
Après la soupe aux poireaux.

Et moi je crache sur ça, je crache sur ce discours-là,  
Sur cette vie préméditée.

Je crache sur la sécurité, sur le planning des familles,  
Sur les « femmes prévoyantes socialistes ».

Je crache sur les syndicats chrétiens et sur la charité.

Je crache sur les hôpitaux et les soins de santé pour lesquels je  
paie des impôts :

Je veux crever comme un chien mais qu'on me laisse vivre ma vie!  
Je n'ai pas peur de mourir et voilà pourquoi je vous emmerde tous.  
J'emmerde la religion et la politique, j'emmerde les surveillants et  
les pions,

J'emmerde les flics et les délateurs zélés.

J'emmerde les collabos de la sécurité vidéoprogrammée.

J'emmerde les enfants-rois et les matrones mammaires,

J'emmerde les gardes-chiourmes de nos infirmités philosophiques  
Et j'en appelle à Voltaire!

« La vie est soit de l'ennui soit de la crème fouettée. »

Bon appétit, ô bedaines intègres.

### **EVELYNE (Montréal)**

C'est vrai qu'ici, au Québec, nous nous souvenons. Nous nous remé-  
morons. Nous ressasons. Nous donnons un sens à ce qui n'en a pas  
eu. Nous cherchons des liens de cause à effet. La neige, par exemple.  
Nous aimons nous souvenir de la neige, en quelle année il y en a eu  
plus, et puis moins, en quelle année elle est arrivée avant Noël, ou

après, ou pendant, en quelle année elle a coûté cher, la neige, parce qu'il faut déneiger les routes enneigées, en quelle année la neige nous a surpris au mois d'avril, recouvrant les perce-neiges. Bref, la neige ou l'absence de neige semble être un aspect fondamental de l'Histoire du Québec. Nous adorons la neige parce que ça nous fait notre épreuve collective à nous, nous pouvons détester la neige tous ensemble quand elle recouvre les voitures, quand elle sème le chaos, quand elle ferme les écoles, obligeant les parents à ne pas aller travailler parce qu'ils doivent alors surveiller leurs enfants qui jouent dans la neige au lieu d'aller à l'école, et nous pouvons, tous ensemble, maudire notre ennemi de l'ordre, notre catastrophe naturelle et démocratique, et puis, à l'international, ça fait rêver, un pays de neige, la cape blanche, l'or blanc, tout ça, et surtout nous pouvons jouer à survivre à l'hiver, attendre qu'il passe et nous dire gravement : encore une fois, nous l'avons échappé belle. Et c'est à ce moment que malgré tout, malgré le fait que nous ne soyons que des individus avec des soucis individuels, des peurs individuelles et des rêves individuels, soudain nous ne sommes plus seuls, pour avoir eu froid ensemble nous avons le sentiment d'appartenir à une collectivité frissonnante, et c'est grisant.

**CAROLE (Beyrouth)**

*Reconstitution d'une madone*, c'est une création qui raconte l'histoire d'une femme qui a perdu son mari pendant la guerre.

**Sergent**

Ah oui... c'est vous. Je vous en prie, installez-vous.

**Auteure**

Merci.

**Sergent**

Votre texte est arrivé jusque chez madame le colonel, demoiselle, je ne sais pas si vous vous rendez compte.

**Auteure**

Non, pas vraiment, je viens pour l'autorisation, on joue la semaine prochaine.

**Sergent**

Oui, je vois ça dans le dossier, et vous étiez là il y a un mois pour la même raison.

**Auteur**

Tout à fait, le mois précédent aussi.

**Sergent**

Mais, demoiselle, je croyais qu'on avait été clairs, vous ne pouvez pas présenter une telle œuvre dans les théâtres ici. Que vont penser les gens ! Que nos jeunes filles sont dévergondées, allons...

**Auteur**

Monsieur, votre collègue m'a fait comprendre qu'en faisant quelques remaniements, nous aurions l'accord. Je vous ai présenté un texte modifié, maintenant j'aimerais avoir le papier, on joue la semaine prochaine.

**Sergent**

Mmh... je crois que je ne me suis pas fait bien comprendre. Chère demoiselle, vous êtes charmante et semblez être intelligente, vous comprenez qu'on ne peut pas déceimment présenter un tel objet au public. Vous savez, les gens sont très influençables, ils pourraient mal le prendre.

**Auteur**

Monsieur, nous savons qu'environ deux pour cent de la population se déplace pour aller au théâtre, ce n'est pas mon texte qui va pervertir la morale de la population.

**Sergent**

Ha ha ha, vous avez raison, vous ne changerez pas la face du monde avec cette pièce, mais quand même. Et puis, ce n'est pas qu'une question de morale, voyez-vous, cette scène-là, celle où cet étrange personnage dépèce un homme et met ses membres dans un frigo pendant des années, franchement, je me demande où vous allez chercher ces idées loufoques, vous autres...

**Auteur**

Dans le journal, monsieur.

**Sergent**

Non mais les artistes ne se rendent pas compte, quelle image voulez-vous donner de nous, ici c'est un pays respectable et respectueux de tous. Il est de notre devoir de préserver cette réputation. Il y a des sujets qu'on ne peut pas aborder, c'est tout.

**Auteure**

J'aimerais parler à votre collègue, s'il vous plaît. Il m'avait dit qu'il me donnerait le papier si je faisais quelques modifications dans le texte.

**Sergent**

Mon collègue et moi, c'est la même chose, chère demoiselle.

**Auteure**

Eh bien, dans ce cas, monsieur, je vous prie de bien vouloir me donner ce papier, je n'ai pas de temps à perdre.

**Sergent**

Calmez-vous, jeune fille, ah, vous avez un drôle de caractère, vous. Vous êtes mariée ? Je plains votre mari si c'est le cas.

**Auteure**

J'attends mon autorisation.

**Sergent**

Madame le colonel est très occupée, mais, comme vous m'êtes sympathique, j'ai insisté pour lui parler.

**Auteure**

Eh bien ?

**Sergent**

Je suis désolé, jeune demoiselle, ça ne va pas être possible.

**Auteure**

Monsieur, je travaille sur cette pièce depuis deux ans, je me suis démenée toute seule pour réunir un financement, une équipe de gens passionnés qui acceptent de travailler pour un salaire ridicule, nous

mettons toute notre énergie dans les répétitions depuis un mois et demi, et la première est pour la semaine prochaine. Je ne partirai pas d'ici sans le papier de l'autorisation.

**Sergent**

Je vous trouve bien patiente pour quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre. Mais, dites-moi, vous avez habité à l'étranger, n'est-ce pas ?

**Auteure**

Je voudrais parler à madame le colonel.

**Sergent**

Puisque je vous dis qu'elle est très occupée. Et puis, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. Entre nous, elle a été un peu choquée par vos dires, c'est vrai, le monologue de la madone qui évoque sa frustration physique depuis la disparition de son mari. C'est vraiment réduire la femme à un simple objet sexuel.

**Auteure**

Je suis sûre que madame le colonel aura l'ouverture d'esprit de discuter de cette scène ainsi que des autres, après tout madame le colonel est une femme et je suis certaine qu'elle peut comprendre le personnage principal de la pièce. Pouvez-vous me prendre un rendez-vous avec elle ?

**Sergent**

Jeune fille, je vous trouve bien agressive. Vous devez avoir des tensions à relâcher. Qu'en pensez-vous, nous pourrions nous retrouver ce soir pour discuter de votre texte en privé. Je verrais ce que je peux faire pour vous.

**Auteure**

Ça va pas, non ? Vous allez me prendre un rendez-vous avec madame le colonel, oui ou non ?

**Sergent**

Elle est très occupée.

**Auteure**

Très bien, je trouverai le moyen de prendre un rendez-vous toute seule. Au revoir.

**Sergent**

Dieu soit avec vous. Pauvre petite.